Le bien dire : essai de circonscription

Saying well : an attempt to circumscribe it

Bernard Gardin

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/168>
DOI : 10.4000/praxematique.168
ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1993
Pagination : 27-44
ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Bernard Gardin, « Le bien dire : essai de circonscription », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 20 | 1993, mis en ligne le 21 janvier 2009, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/168> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.168>

Bernard GARDIN
URA CNRS 1164
ROUEN

LE BIEN DIRE : ESSAI DE CIRCONSCRIPTION

Notion profane, constitutive de l'idéologie du quotidien et renvoyant à des pratiques langagières nombreuses, le bien dire a besoin d'être objectivé scientifiquement ; c'est ce que nous tenterons ici, sans cependant viser à tout prix l'établissement de frontières nettes. Il s'agit plus de rendre compte de la labilité de la notion que de la figer.

1. UN OBJET MECONNU DES ETUDES LINGUISTIQUES

Il est certain que la linguistique dominante, disons structurale pour aller vite, laissait hors de ses préoccupations ledit objet : étudier la langue en elle-même et pour elle-même exclut la focalisation sur les énoncés, qui ne sont que des moyens d'accès à un autre objet, lequel ne peut être véritablement évalué. Encore que le syntagme « qualité de la langue » fasse sens, au moins à des oreilles québécoises.

Il reste que c'est à partir d'énoncés que le linguiste travaille, énoncés choisis finalement à partir d'une norme, plus ou moins objectivée. Quant à la grammaire générative, elle s'appuie sur les jugements de grammaticalité des sujets qui peuvent considérer comme plus ou moins correcte telle ou telle tournure. L'évaluation n'est donc pas absente des pratiques, mais n'est pas l'objet de l'étude, même si elle la fonde.

C'est cependant du côté de l'analyse des discours (au sens d'étude des énoncés remis dans leurs conditions de production) que l'on pourrait s'attendre à des travaux sur notre objet. Mais il faut reconnaître ici que la colonisation de cette discipline par les modèles linguistiques (qu'on pense à l'importance du modèle harrissien dans sa constitution) l'a

rendu longtemps sans moyen face à cet objet. Ajoutons que dans son souci de se dégager de l'explication de texte cette discipline s'est peut-être aussi volontairement rendue aveugle à cet objet. Enfin les impératifs d'objectivité de la recherche ont peut-être été étendus au-delà du raisonnable : si les chercheurs se sont refusés à faire état de leurs appréciations sur les énoncés, devaient-ils adopter la même attitude face aux énoncés évaluateurs des locuteurs, qui eux sont des observables ?

Certaines techniques ont cependant fait usage de ces jugements dans la constitution des corpus ; ainsi lorsque Marcellesi (1971) constitue comme corpus représentatif les séquences de discours des orateurs de Tours repris par les journalistes. On a là un florilège, mais à l'époque l'auteur ne se pose pas la question de ce qui a motivé telle reprise et non telle autre. D'une manière générale l'AD s'est rendue aveugle au phénomène par le fait même de l'utiliser comme moyen non critiqué de constitution de corpus.

On ne pourrait faire le même reproche à la sociolinguistique.

Labov a été l'un des premiers sociolinguistes à s'intéresser aux opinions esthétiques des locuteurs sur les divers parlers, mais d'une manière générale si la sociolinguistique variationniste a abondamment sollicité les locuteurs pour les faire s'exprimer sur la qualité des langues, variétés, énoncés, créant même pour cette étude une sous-discipline : l'épilinguistique, il reste que c'est l'existence même de ces énoncés qui intéresse généralement les sociolinguistes, la manière dont ils structurent les communautés, les rapports à l'occasion contradictoires qu'ils entretiennent, plus que leur substance, souvent dénoncée comme fantasmatique.

De fait, la condamnation effectuée par Jakobson, en 1960, de la surdité à la fonction poétique comme anachronisme était sans doute un peu prématurée ; du moins du côté de la linguistique dominante (puisque le mouvement formaliste et la linguistique pragoise n'ont pas ignoré cette dimension).

Le mal dit

Si la critique littéraire fait ses choux gras du bien dire, la littérature linguistique sur les ratés du dire est aujourd'hui relativement importante (voir en bibliographie). La praxématique dotée des instruments théoriques les plus puissants pour cet objet y est abondamment représentée ; nous y avons nous-même contribué. Cette situation n'est pas sans ressemblance avec celle qui prévaut en sociolinguistique, caractérisée par une plus grande attention aux variétés et aux discours épilinguistiques dominés qu'aux dominants.

Que l'on rate un énoncé ou une énonciation et qu'éventuellement on s'en aperçoive et le manifeste signifie en contre-épreuve que l'on réussit parfois et qu'on s'en aperçoit. Il est vrai que les traces du mal dire sont plus perceptibles que celles du bien dire d'une part ; que d'autre part elles sont peut-être plus instructives sur le fonctionnement du langage.

2. LE BIEN DIRE INTÉRESSE LA LINGUISTIQUE

C'est ici de Jakobson qu'il faut repartir et du postulat de cette fonction poétique, comme inscription dans le message d'une dimension esthétique au cours de la production, présence d'indices dans l'énoncé attirant narcissiquement l'attention sur sa forme au cours de la réception. Fonction constitutive, même si certaines situations la requièrent de manière minimale.

Le bien dire est donc objet linguistique qui peut devenir substance de certains énoncés, tels ceux étudiés ici par Authier ; il donne lieu à des évaluations internes qui compliquent sa structure (comme la fonction métalinguistique, la fonction poétique contribue à donner leurs caractéristiques et leur complexité spécifique aux énoncés en langue naturelle ainsi que l'ont montré de nombreux travaux de Rey-Debove).

Le bien dire est aussi un objet linguistique en tant qu'il désigne des énoncés occupant des positions spécifiques dans des séries de paraphrases. Si « tout énoncé fait partie d'une famille d'énoncés paraphrastiques, et (que) d'un autre côté il n'existe pas d'énoncés qui ne soit un phénomène unique » (Culioli 1973), la dimension du bien dire ordonne ces

paraphrases. A un moment donné l'énonciateur (ou la série d'énonciateurs) arrête la procédure de reformulation sur une séquence qui acquiert un statut particulier. C'est ce qu'on appelle une formulation, qui doit donc avoir des propriétés, autres que grammaticales peut-être, pour occuper cette place.

C'est la fonction poétique du point de vue de la réception qui est à l'origine de ce corpus d'énoncés que la culture nous a constitué : les exemples sélectionnés par les grammairiens pour illustrer les lois de la langue (lorsqu'ils ne les dictent pas) et devenus exemplaires : « On craint qu'il n'essuyât les larmes de sa mère », « Et flatteurs d'applaudir », « La peste puisqu'il faut l'appeler par son nom »...

Les exempliers que constituent grammaires et morceaux choisis nous montrent que les discours ne sont pas homogènes mais sont comme des paysages avec plaines monotones, collines attrayantes et parfois sommets accrocheurs, souvent signalés nous le verrons, qu'ils contiennent donc des énoncés « plus égaux que d'autres » lesquels sont applaudis, repris ensuite, peuvent même devenir des structures productives d'autres énoncés. Si un discours peut être étudié en tant que front de propositions, ces propositions n'ont pas toutes la même efficacité. D'où la nécessité de modèles descriptifs intégrant une « troisième dimension » pour rendre compte de ces reliefs.

3. TYPOLOGIE DES JUGEMENTS DE BIEN DIRE

Les auto-évaluations

Si se complimenter sur ses propres performances langagières n'est pas permis par les convenances dans les sociétés que nous connaissons, tout locuteur n'en a pas moins la possibilité de signaler ainsi que le montre Authier ici-même l'adéquation de ses énoncés à son intention, à la vérité, à la langue, de souligner son inventivité linguistique.

Mais en plus des énoncés explicites du type qu'étudie Authier il existe d'autres moyens. On connaît les pauses (et poses) des orateurs politiques, avant et après leurs formules et petites phrases, destinées à réveiller l'attention des auditeurs et à solliciter

leurs applaudissements. L'écriture scientifique ne manque pas de telles coquetteries. Le passage suivant de Barthes, qui a aussi le mérite ici de donner à Jakobson quelque espace l'illustre bien.

« Le style même de sa pensée, style brillant, généreux, ironique, expansif, cosmopolite, mobile et qu'on pourrait dire *diablement intelligent*, prédisposait Jakobson à cette fonction historique d'ouverture, d'abolition de la propriété disciplinaire. (...) »

Jakobson, lui, à travers toutes les propositions nouvelles et irréversibles dont est tissée son œuvre cinquantenaire, est pour nous cet acteur historique qui, d'un coup d'intelligence, fait tomber définitivement *dans le passé* des choses très respectables à quoi nous tenions : il convertit le préjugé en anachronisme ». Tout son travail nous rappelle que « Chacun de nous a définitivement compris qu'un linguiste sourd à la fonction poétique, comme un spécialiste de la littérature indifférent aux problèmes et ignorant des méthodes linguistiques, sont d'ores et déjà, l'un et l'autre, de flagrants anachronismes » (1984 : 188).

Ce fragment constitue la conclusion d'un article consacré à Jakobson en 1971 et repris dans *Le bruissement de la langue*. L'article est intitulé : « Un très beau cadeau », syntagme extrait de la première phrase éponyme du texte : « Jakobson a fait un très beau cadeau à la littérature : il lui a donné la linguistique ». Ainsi le lecteur n'aborde-t-il pas vierge le texte, la répétition constitue comme un panneau lui signalant une beauté (beauté qui n'est donc pas ici inconnue de l'auteur: le bien dit n'arrive pas par inadvertance).

Si c'est finalement Jakobson qui conclut, procédé qui reconnaît implicitement à son énoncé le statut de la bonne formulation: celle dont on part pour la commenter et celle à laquelle finalement on aboutit, l'alpha et l'oméga, il ne s'agit pas là de répétition pure puisque la formule cristallise alors une nouvelle couche de commentaires. Toute cette phrase développe, explique le terme « anachronisme » (« propositions nouvelles et irréversibles », « œuvre cinquantenaire », « acteur historique », « *dans le passé* », avec le sursignalement de l'italique imparfait de « tenions »). Si Jakobson découvre « anachronisme », c'est Barthes qui découvre « préjugé », terme qui lui permet de concentrer la description de Jakobson et de formuler de manière concise la découverte de celui-ci.

Ajoutons la double glose : « qu'on pourrait dire *diablement intelligent* », le signalement comme « comme je dis » de la constitution de Jakobson en « acteur historique ». Bel exemple de la propriété du bien dire: il ne clôt pas mais ouvre un espace de dialogue et d'expression.

Si l'écrivain, le vrai, ne se permet généralement pas de telles pratiques, de plus discrètes peuvent être à l'œuvre. Le retour à la ligne après la première phrase de *Salammbô* qui isole le joyau n'est pas pour rien dans l'attention que le lecteur lui accorde :

« C'était à Mégara, faubourg de Carthage, dans les jardins d'Hamilcar. »

On se souvient qu'à la fin de *l'Education Sentimentale* Frédéric et Deslauriers se retournant sur l'ensemble de leur existence estiment après se l'être remémorée que leur visite à « la Turquie », dans leur jeunesse, à Sens, est ce qu'ils ont eu de « meilleur ». Or, alors que le dernier chapitre du roman fonctionne tout entier sur le mode du discours rapporté, cet épisode ne nous est pas communiqué sur ce mode mais par le narrateur lui-même et constitue ce que l'on appelle traditionnellement chez Flaubert un « morceau de bravoure ». C'est en tant que tel que le narrateur prend alors la parole pour nous raconter avec humour et concision cette histoire que les deux personnages de leur côté se sont racontés d'une manière hachée et sans craindre les redites. Nous apprécions ce cadeau d'un auteur qui un moment reprend la parole et nous épargne la piètre performance de ses personnages. La rupture du plan d'énonciation (« on appelait ainsi ») associée à la disposition des paragraphes sont autant de signaux invitant le lecteur à lire avec attention ; on peut aussi considérer comme une auto-évaluation positive par contre-épreuve le commentaire stylistique négatif du narrateur sur le récit effectué par les personnages mêmes : « Ils se la contèrent prolixement, chacun complétant les souvenirs de l'autre ; et quand ils eurent fini (...) ».

Cependant la spécificité du texte littéraire du point de vue du bien dire ne tient pas à ces signalements discontinus. Une fois imprimé le texte se livre au public comme un « bien dit » continu, ne relevant que de cette catégorie d'appréciation. La fin du travail de

reformulations et de corrections constitue une glose de satisfaction. Le texte se présente alors en entier sur le mode du « comme je dis », la moindre virgule assumée, un dernier mot sans à dire. L'archive est close. Présenté comme parfait, à tous les sens du terme, le texte littéraire requiert la plus grande attention pour son interprétation au risque pour le lecteur de ne pas faire partie des « happy-few ». C'est ce statut qui contraint à l'occasion le critique aux contorsions intellectuelles les plus complexes pour trouver la raison de telle graphie qui se révélera coquille typographique par la suite, de telle erreur de fait ou de tel écart à la langue. On se demandera ainsi ce que décrivent ou symbolisent les « vertèbres » disposées en couronne et dépassant du bonnet de Tante Léonie (polémique relancée récemment dans *Le Monde*) — ou bien on alimentera de ce trait notre haine de l'auteur...

Les hétéro-évaluations

Il n'y a cependant de bien dire que reconnu. D'abord sur le mode de jugements directs : sous forme d'applaudissements (au théâtre ou dans les réunions politiques), d'énoncés du type « bien dit », « bien parlé », « ça c'est jeté », « bien envoyé » dans des interactions moins cérémonielles, de passages cochés, de « bien dit » en marge des devoirs d'élèves — moins fréquents peut-être que les « mal dit ».

Les reprises-citations avec mention de l'auteur et renvoyant au même référents sont des évaluations positives a posteriori : « Comme l'a très bien nommé X », « pour reprendre l'expression de X ».

Ces reprises peuvent se faire concernant l'écrit de manière systématique, et donner lieu à des pratiques éditoriales importantes ; on a alors anthologies, florilèges, morceaux choisis, dictionnaires de citations, pages roses...

Les reprises de séquences par d'autres locuteurs dans d'autres contextes avec mention ou nom de l'auteur d'origine (qui peut se perdre dans l'oubli) montrent le dynamisme du bien dire. Certaines séquences deviennent alors pour un temps plus ou moins long de véritables matrices d'énoncés et souvent de scies avant de tomber dans le cliché. Qu'on pense à l'usage immodéré qui a été fait un temps de la structure du dicton créé ou repris

lors d'une campagne contre l'alcoolisme « un verre ça va, deux verres bonjour les dégâts », ou à celui du schème « Plus x que y tu meurs ». Nous avons évoqué (1979) le caractère logogène du dicton « blanc bonnet et bonnet blanc » que Duclos avait lancé lors d'élections présidentielles, le riche destin de nombreuses formules gaulliennes (« le quarteron », « le machin », « la chienlit », « Fécamp port de mer et qui le restera »).

Des énoncés qui sont d'abord soumis à fortes réprobations au moment de leur émission comme non conformes au réel peuvent subir un sort semblable : l'énoncé « bilan globalement positif » d'un texte de Congrès du Parti Communiste a été l'objet de reprises nombreuses, la part d'humour qui accompagnait ces réemplois ne cachait pas la séduction de la formule. Il y a bien là une spécificité du « bien dit » : si l'on ne saurait sans doute qualifier de tel un énoncé proprement scandaleux et en tous points contraires à nos convictions, ceci n'empêche pas sa reprise et donc la participation à sa circulation, avec ironie certes, dans d'autres contextes. Telle est la séduction de la forme, nous y reviendrons.

Nous reprendrons, pour illustrer la complexité de certaines situations un exemple déjà étudié dans cette revue (1989) : l'archive constituée par une série de re-formulations dans des tracts syndicaux :

- 1) Les retards sont dus à des conditions exceptionnelles dont les travailleurs ne sont pas responsables.
- 2) Les incidences climatiques sont très mauvaises (...) voire catastrophiques.
- 3) Une telle situation est vraiment exceptionnelle dans notre région. Il devrait donc y correspondre des mesures exceptionnelles.
- 4) Comme nous l'avons écrit mardi, une telle situation est totalement inhabituelle et justifie amplement des mesures inhabituelles.
- 5) Je vous affirme que le caractère exceptionnel des conditions climatiques que nous avons connues ce lundi nous autorise à penser que la direction peut prendre une mesure d'élémentaire justice sociale en indemnisant exceptionnellement la totalité des heures perdues.
- 6) Les camarades de la CFDT sont intervenus pour s'associer à notre exigence et dire, comme nous l'avons écrit dès la semaine dernière, qu'à une situation exceptionnelle devaient correspondre des moyens exceptionnels.

Ici l'auto-évaluation de la qualité de la formulation du locuteur s'effectue par la mention de sa reprise par une autre instance (hétéro-évaluation) ; phénomène qui illustre la nécessité, pour une séquence candidate à une évaluation positive de bien dit, de recueillir un assentiment extérieur: de se présenter du coup comme production collective ou du moins d'un certain niveau de collectif.

4. OBJECTIVITÉ DU BIEN DIRE

C'est bien souvent les mêmes séquences qu'admirent, applaudissent, notent, apprennent par cœur lecteurs et auditeurs, certes à l'intérieur de conditions socio-culturelles relativement invariantes. La marquise qui admirait Pradon et qui prophétisait que Racine passerait comme le café s'est certes trompé sur Racine, mais point sur Corneille. Si Brunetière caractérise la poésie baudelairienne « d'idole orientale, monstrueuse et difforme » sans doute ne souscrivons-nous plus à son jugement, y repérant plus une intervention morale qu'esthétique, mais nous ne pouvons dans l'excès de la condamnation que reconnaître sa sensibilité à ladite poésie. La violence d'un jugement de « mal dit » est souvent l'indice d'autres jugements contraires: les deux jugements ont en commun d'avoir repéré une même séquence. On ne peut donc ici argumenter que des goûts et couleurs on ne saurait discuter.

Par ailleurs l'impression ressentie, lors de la reconnaissance d'un bien dire, d'une « coïncidence » pour reprendre la formule d'Authier a une objectivité ; elle ne saurait être plus trompeuse après tout que le sentiment de non-coïncidence souvent éprouvé. (Ce qui nous intéresse ici n'est pas la coïncidence ou la non-coïncidence réelle, qui ne peuvent se vérifier, mais cette impression qu'Auchlin catégorise comme « émotion fine »).

Il faut donc qu'il y ait certaines propriétés auxquelles seraient sensibles individuellement et collectivement les interlocuteurs. Nous avons déjà fait état des indices qui les accompagnent, il faut maintenant aller plus loin.

Nature du jugement de bien dire

Un sujet remarque une adéquation, souligne que ça marche (c'est donc que ça ne marche pas toujours) entre un énoncé et un (des) extérieurs, découvre une identité remarquable comme on dit en algèbre. C'est donc que ça ne va pas toujours ainsi, et que souvent ça faut à dire, ce qui s'exprime par des jugements du type : « mal dit », « maladroit », « laborieux », « incompréhensible », « de quoi parlez-vous au juste ». Très souvent également l'on se contente pratiquement d'un degré d'ajustage entre énoncés et extérieur tel qu'il permet l'intercompréhension et la coordination des actions, et sur lequel il n'y a rien à dire. C'est donc que le bien dit n'est pas de l'ordre du pratique, ordre auquel suffit le rapport mentionné précédemment.

Le jugement de bien dire équivaut à la reconnaissance par l'interlocuteur, derrière l'énoncé, d'un sujet parlant et de son intention de bien dire. Nous définirons alors le locuteur par l'espace qu'il occupe : un espace de résistance entre les pressions des discours existants, des préconstruits, des clichés tant de la langue de bois que des routines langagières quotidiennes d'une part et la pression des affects d'autre part.

Dans cette position le sujet filtre les discours extérieurs et à l'occasion se les approprie et les remotive, donnant un sens plus pur aux mots de la tribu. Sur l'autre front il contrôle le surgissement des affects. Espace de liberté dans lequel il tente de n'être ni parlé par l'idéologie (au sens de somme des discours dominants), ni libre passage d'un ça. Position de veille, c'est elle qui lui permet de s'apercevoir des émergences dans son discours de ce qu'Authier nomme les « direx comblés par leur équivoque » et d'en récolter les fruits. Mais aussi position qui limite ces émergences et ces bonnes fortunes. Telle serait pour nous la définition de l'homme de paroles. Barthes, Valéry, en sont d'éminents représentants.

5. LE BIEN DIRE COMME MORALE LANGAGIERE

Nous considérerons que chaque fonction du langage est aussi une valeur. On sait qu'au cours de l'histoire littéraire comme de l'histoire de la conversation ordinaire (encore

à faire), on a plus ou moins valorisé l'expressivité, la prise en compte de l'interlocuteur, la qualité esthétique de l'énoncé, son adéquation au réel, sa conformité à la norme, sa valeur phatique. Il y a donc des morales langagières, qui nous intéressent ici dans la mesure où c'est à l'aune de celles-ci que sont évalués les énoncés. Il n'y a donc pas de bien dit en soi, mais des bien-dits relevant de ces morales. Pascal prétendait que la vraie éloquence se moque de l'éloquence, que le vrai seul pouvait être beau. Certains enseignent qu'il vaut mieux dire une banalité que faire une faute de grammaire, manquer au réel ou à soi-même plutôt que manquer à la langue. D'autres morales, telles celles qui se constituent dès la période pré-révolutionnaire, posent au contraire la priorité de l'expressivité et de la sincérité (Gardin, 1986).

La morale liée au bien dire est une morale valorisant la lucidité et la liberté ; ainsi exclut-elle par exemple les expériences surréalistes de l'écriture automatique ou du cadavre exquis destinées à tromper la veille du sujet sur le versant de l'inconscient. Elles excluent bien sûr la pratique des étiquettes et également peut-être la création romanesque symbolisée par *La marquise sortit à cinq heures*. Sans doute n'accepterait-elle pas le conseil de La Bruyère :

« Vous voulez *Acis* me dire qu'il fait froid ; que ne disiez-vous : il fait froid ; vous voulez m'apprendre qu'il pleut ou qu'il neige ; dites : il pleut, il neige ».

Par contre ne pas résister à un « bon mot » aux dépens de la vérité ou de la considération de l'autre serait peut-être une des facilités que se permettrait cette morale.

Le bien dire n'a pas toujours bonne presse, il est parfois suspecté au nom d'un puritanisme qui y repère quelque chose de diabolique ; les Eglises ont souvent tenté d'écarter leurs fidèles des tentations de la forme lorsqu'elle ne pouvaient pas (comme cela a été fait par la contre réforme) directement utiliser celle-ci à leurs projets.

Toute attitude morale renvoie à un travail de soi sur soi, en ce qui concerne la morale langagière elle renvoie à un travail sur les énoncés.

En d'autres termes, l'espace que nous avons défini précédemment est un espace de travail, et c'est ce travail que nous allons maintenant tenter de décrire.

6. LE BIEN DIRE COMME TRAVAIL

Boucher les trous de la langue et se méfier de ses trop pleins

Il n'y a pas de mots, semble penser le drôle d'individu auteur des propos ci-dessous pour se signifier comme sujet de sa parole: il en trouve pourtant un par une extension des emplois de JE :

« Un mot tout d'abord pour expliquer une double signature au bas de cette contribution qui, comme toutes les autres, est individuelle. Nous avons écrit dans notre premier livre commun que notre 'JE pluriel est comme le jeu commun d'une vieille histoire'. Qu'il soit donc clair que ce texte n'est pas celui de deux personnes mais d'un auteur — communiste — qui depuis dix ans, s'exprime à la première personne du singulier » (D. Karlin et T. Lainé, « Tribune de discussion » de *L'Humanité*, 18-1-1985)

Mais il arrive souvent qu'il y ait trop plein : « les mots pour le dire viennent (trop) aisément ». « La langue afflue toujours dans le discours » (Barthes, 1978 : 21). Le bien disant se refuse alors la facilité.

Lutter contre la pression du déjà dit

Le déjà dit du sujet fonctionne aussi comme pression, transformant ce qui a été conquis en routines, voire en tics dont la reconnaissance par l'auditeur bloque alors l'évaluation positive.

Lutter contre tabous, censures et minoration

Productrices de silence, les censures « légales » peuvent être dépassées par des déplacements, recodages, parasitages, production d'énoncés chiffrés, à l'occasion des plus appréciés, je renverrai pour cet aspect au numéro 21 de MOTS et notamment à l'article de Despot « les aphorismes yougoslaves comme “subversion de la langue de bois” » et ne citerai que celui-ci, belle parodie de discours officiels :

« Il faut remercier les historiens pour mainte page glorieuse de notre histoire »
(Pavele Kovacevic).

Quant aux tabous, qu'on ne saurait par définition désigner pour sa propre culture, c'est leur transgression qui les fait remarquer. Et dans la mesure où l'existence de ces tabous oblige aux tropes, le bien dire consiste souvent ici en un refus de ces tropes, au profit d'autres (mais généralement présentés comme le vrai nom des choses) : « J'ai osé appeler le cochon par son nom » proclame V. Hugo dans « Réponse à un acte d'accusation ».

Dans les situations de contact entre langue dominante et langue dominée, Labov (1976) et de manière encore plus nette les sociolinguistes occitans ont montré comment le parler dominant peut déstructurer les performances linguistiques des locuteurs de la variété dominée. On peut ici assimiler à une situation de diglossie le rapport oral/écrit dans certains cas. Cependant, l'article de Lafont est ici pour le montrer, ces situations de minoration sont aussi productives lorsqu'affrontées, et non niées.

Contenir l'excès des pressions

Ceci renvoie à toutes les situations dans lesquelles l'investissement est tel « qu'on n'arrive plus à parler », ou « que les mots se bousculent » mais sans doute le sujet du bien dire, plus orienté vers l'approbation d'autrui, est-il là plus à son aise.

Gérer les interprétations et la relation

Tout dire est soumis à évaluation, laquelle ne s'effectue pas sans sympathie ou antipathie : il nous serait difficile de qualifier de « bien dit » tel énoncé en contradiction avec nos convictions profondes ou contrevenant à des principes essentiels: pourrait-on qualifier ainsi tel énoncé raciste, haineux... Tout énoncé affronte donc des interprétants plus ou moins susceptibles ou disposés à effectuer avec empathie leur activité d'interprétation, dont on saisit plus aujourd'hui l'importance. On trouve souvent dans des situations de ce genre des raisonnements du type : « si je dis a il va interpréter b je vais donc dire b pour qu'il interprète a ». Le bien dit évalue souvent une certaine qualité du rapport entre énoncés et situation interlocutive : plus exactement une construction

remarquable de cette situation, c'est-à-dire non pas une formulation telle qu'on peut l'attendre des rapports sociaux existants (ce qu'on pourrait appeler le protocole), non pas une négation de ceux-ci, mais une réévaluation.

Que le bien dire soit travail permet de comprendre son objectivité et sa perception.

Le bien dire comme trace du travail

Commentant la « faute d'orthographe, le « scandale » de la part de Nerval d'écrire le titre du poème « Delfica » ainsi que le nom de la sybille « Dafné » avec un f au lieu du ph qu'exige la translittération du grec, Riffaterre voit une « trace » qui trahit l'Italie et l'intertexte *la Chanson de Mignon* de Goethe derrière les mentions grecques. Il conclut sur la « fonction déictique de la trace » qui rendant nécessaire le fonctionnement de l'intertextualité garantit la survie du texte ; cependant, et c'est là ce qui importe au plus haut point : « l'intertexte peut tomber dans l'oubli ... la trace étant faite d'anomalies formelles et sémantiques et d'obscurités qui inspirent la nostalgie d'une norme ou d'une clarté à recréer, institue dans le texte ce qui en assure la lecture répétée, l'interrogation continue, un système de signes du désir » (p. 18). « Cette trace de l'intertexte prend toujours la forme d'une aberration à un ou plusieurs niveaux de l'acte de communication : elle peut être lexicale, syntaxique, sémantique, mais toujours elle est sentie comme la déformation d'une norme ou une incompatibilité par rapport au contexte. Donc d'une agrammaticalité au sens large du terme » (p. 5) (même si la règle n'existe qu'a posteriori).

Nous sommes tenté de généraliser ce constat : c'est aux traces du travail effectué, c'est-à-dire du dialogisme conflictuel de l'auteur avec l'interdiscours et les pulsions que se repère et s'apprécie le bien dire, ces traces étant génératrices d'un nouveau rapport dialogique, qui peut très bien avoir peu de rapport avec celui que l'érudition parvient à reconstituer. Prenant appui sur ces indices, une lecture restituant la structure du dialogisme original peut se construire et (re)construire du coup la pertinence d'un énoncé, le revivifier, restituer cette « résistance d'une expérience à la pratique structurante d'une écriture » que Granger nomme le style, point d'équilibre dynamique entre le cri idiolectal

(ou sa version moins grave le lapsus...) et l'académisme. Le réglage social du praxème s'y fait en un point merveilleux où la norme de la langue et des discours n'a pas recouvert complètement l'expression personnelle. On peut interpréter les inachèvements en sculpture, par exemple chez Rodin, comme décision d'arrêt du travail avant que la finition ne fige dans l'académisme l'éveil de la forme.

A ce point du développement, s'apercevant qu'il est maintenant dans les eaux du « beau dire » l'auteur rebrousse chemin. Il reste persuadé que les territoires sont différents mais ne peut que constater, pour l'instant, le peu de netteté de la frontière. Reprenant Granger, il lui semble qu'il faudrait dire pour caractériser le bien dire qu'il représenterait plutôt « la résistance de la pratique structurante d'une écriture à une expérience ».

Bien dire et stéréotypie

C'est que les réussites du bien dire sont sans doute, dans l'espace de tensions que nous avons décrit plus haut, plus du côté des discours existants que du côté de l'expérience et des affects.

« Comment dire l'impression que produit <...> Comment exprimer l'impression <...> Comment rendre l'impression <...> Comment traduire l'impression <...> Comment formuler l'impression »

se demande le narrateur de l'« exercice de style » intitulé « Maladroit » (R. Queneau 1947 : 79). Il parvient cependant à ses fins après force jérémiades :

« Prenons le taureau par les cornes. Encore une platitude. Tiens, elle n'est pas mauvaise celle-là. Si j'écrivais : prenons le godelureau par la tresse de son chapeau de feutre mou emmanché d'un long cou... ». (p. 80)

Ainsi découvre-t-il que « c'est en écrivant qu'on devient écrivain ». Il n'est pas indifférent de constater que c'est par un travail sur les clichés que cette réussite lui advient. Locution figée, souvenir littéraire, proverbe sont ici convoqués et exploités pour aboutir à

une forme satisfaisante. Nous n'évaluerons pas celle-ci mais retiendrons la morale de la fable. C'est dans le cliché que le bien dit prend racine, dans son refus tel quel et son acceptation comme matière première à transformer.

Nous l'avons noté : les formules relevant du bien dit sont souvent aisément reprises, réutilisées avec à l'occasion oubli de leur auteur. Cette circulation avec ses réénonciations n'est possible que parce que les auditeurs la reconnaissent comme pouvant être leur, phénomène qui ne s'accomplit que parce qu'elles se présentaient déjà comme relativement disjointes de leur énonciateur. L'utilisation du cliché ou stéréotype permet un tel effet. C'est que, pour produire cet effet de reconnaissance nécessaire au jugement de bien dit, il faut que l'auditeur s'appuie sur un énoncé qui, s'il dit d'une part le travail idiolectal de son auteur, laisse aussi transparaître la matière commune sur laquelle s'est effectuée ce travail. Le comme je dis de l'auteur doit déjà contenir le comme je dirais de l'auditeur ou du lecteur. Nous avons (Gardin 1979) analysé l'intérêt de telles stratégies dans le contexte du discours politique puisqu'elles permettent par cet effet de reconnaissance comme un transfert de sujet d'énonciation. Traces de parlers populaires, schémas de proverbes et de dictons favorisent ce transfert et produisent une émotion proche de celle qu'Escarpit (1964) nomme « l'effet narcissisme » et décrit avec humour dans *Le Littératron*:

« C'est un mélange de satisfaction intime et de surprise. Les neurologues ont montré qu'il s'agit d'un phénomène de résonance comparable à l'effet Larsen en électro-acoustique. Les propres pensées profondes du sujet lui étant réinjectées provoquent dans les neurones des centres supérieurs le déclenchement d'oscillations hypnogéniques et euphorisantes ».

7. CONCLUSION

La dernière citation nous a entraîné vers un autre pôle du bien dire : la démagogie langagière. Le souci du bien dire, activité tournée vers la reconnaissance par l'interlocuteur, comporte en effet cet écueil: le bien dire plus attiré par le vraisemblable et sous le poids de la situation s'oppose ici au dire vrai.

Entre un *beau dire* dans lequel l'objectivation de l'énoncé finit par faire oublier un auteur, un *dire vrai* soumis à la référence, un *se dire* soumis aux risques de la langue, tel serait l'espace de déploiement du *bien dire*: l'espace social du compromis et de ses bénéfices interactionnels.

BIBLIOGRAPHIE

- BAKHTINE M., (VOLOCHINOV V.N.), 1977, *Le marxisme et la philosophie du Langage*. Paris : Les Editions de Minuit.
- BLANCHE-BENVENISTE C., 1987, « Syntaxe, choix de lexique, et lieux de bafouillage ». *DRLAV Revue de Linguistique*, p. 36-37.
- BARTHES R., *Leçon*. Paris, Le Seuil, 1978. *Le Bruissement de la Langue*. Paris, Le Seuil, 1984.
- BOUTET J. et FIALA P., « Les télescopes syntaxiques ». *DRLAV Revue de linguistique* 34-35, 1986, p.111-126.
- BRES J., GARDES-MADRAY F., 1991, « Ratages et temps de l'à dire », in Parret (éd.), *Le sens et ses hétérogénéités*, Ed. du CNRS, Paris.
- COSTE D., 1986, « Auto-interruptions et reprises ». *DRLAV Revue de linguistique* 34-35, p. 127-139.
- CULIOLI A., 1973, « Sur quelques contradictions en linguistique, *Communications* 20, Seuil, p. 83-91.
- DESPOT S., 1989, « La victoire est pure comme une larme. L'aphorisme politique en Yougoslavie, une subversion de la langue de bois », *MOTS* 21, pp. 67-82.
- ESCARPIT., *Le Littératron*, Flammarion, 1964.
- FOUCAULT M., *L'ordre du discours*, Paris, Gallimard, 1971.
- GADET F. et MAZIERE F., 1986, « Effets de langue orale ». *Langages* 81, p. 57-73.
- GARDES-MADRAY F., 1984, « Praxématique et interaction verbale ». *Langages* 74, p.15-30.
- GARDIN B., 1979, « Discours politique et expressivité » dans *Néologie et Lexicologie*, ouvrage collectif, Paris : Larousse, p. 114-124.
- 1986, « Pour une étude des morales langagières » dans A.Winther: *Problèmes de Glottopolitique, Cahiers de Linguistique Sociale* 7, Publications de l'Université de Rouen, p. 139-145.
- 1989, « La production d'une 'maxime' en diachronie », *Cahiers de praxématique* 12, p. 21-36.
- GRANGER G.-G., 1968, *Essai d'une Philosophie du Style*, Paris, A.Colin.
- GRESILLON A., 1983, « Mi-fugue mi-raison. Dévaliser les mots-valises ». *DRLAV, Revue de Linguistique* 29, p. 83-107.
- GRESILLON A., LEBRAVE J.-L., et VIOLLET C., 1986, « 'On achève bien les... textes'. Considérations sur l'inachèvement dans l'écriture littéraire ». *DRLAV Revue de linguistique* 34-35, p. 49-75.

- GRUNIG B-N., 1986, « Inachèvements ». *DRLAV Revue de linguistique* 34-35, p. 1-48.
- 1989, « Interaction entre interprétations. » dans *L'Interaction*, Association des Sciences du Langage.
- GRUNIG B-N. et GRUNIG R., 1985, *La fuite du sens*, Paris, Hatier.
- GUIHAUMOU J. et MALDIDIER D., 1986, « Effets de l'archive ; l'analyse de discours du côté de l'histoire ». *Langages* 81.
- JAKOBSON R., 1963, *Essais de linguistique générale*, Les Editions de Minuit, Paris.
- KARLIN D. et LAINE T., « Contribution à la tribune de discussion ». *L'Humanité*, 18-1-1985.
- KRISTEVA J., 1984, « Le sens et l'hétérogène ». *DRLAV Revue de Linguistique* 30.
- LABOV W., 1976, *Sociolinguistique*, Editions de Minuit.
- LAFONT R., 1978, *Le travail et la langue*, Flammarion, Paris.
- MARCELLESI J.-B., 1971, *Le Congrès de Tours*, Roger Maria Editeur.
- MAINGUENEAU D., 1986, « Le langage en suspens ». *DRLAV Revue de linguistique* 34-35, p.77-94.
- MERIDA, G-J. et PRUDENT L-F., 1984, « ...an langaj kréyol dimi panaché... : interlecte et dynamique conversationnelle ». *Langages* 74, p.31-46.
- QUENEAU, R., 1947, *Exercices de style*. Nouvelle édition revue et corrigée. Paris, Gallimard.
- REY-DEBOVE J., 1971, « Notes sur une interprétation autonymique de la littérarité : le mode du 'comme je dis' ». *Littérature* 4, p. 90-95.
- RIFFATERRE M., 1988, « La trace de l'intertexte », *La Pensée*, 215, p. 4-18.